

l'inspiration d'un poète, et la vision d'un prophète. Ce n'est plus, comme on l'a dit des anciens cénobites, un homme qui achève de mourir ; c'est un ressuscité dont l'horizon s'agrandit et devient radieux ; il ne marche pas, il plane ; il ne parle pas, il chante, comme le saint roi David, et sa Somme Théologique devient une lyre. Un pape, un cardinal, et deux évêques sont à ses pieds, lisant ses œuvres avec une admiration pleine d'étonnement ; et, sur un plan inférieur, Charles-Quint et plusieurs religieux, agenouillés, demandent au Souverain-Pontife de le mettre au nombre des docteurs de l'Eglise.

Murillo, qui fut un enfant de Séville, et dont la statue orne la petite place qui fait face au musée, y compte aussi plusieurs tableaux, entre autres, *Saint François d'Assise embrassant le Crucifix*, et deux *Immaculées Conceptions*.

Ce dernier sujet a été bien des fois traité par le grand peintre catholique de l'Espagne, et il a fait aussi bien des *Madones* et plusieurs *Saintes Familles*. Il répondait à un besoin de son pays où le culte de la Sainte Vierge est aussi répandu qu'en Italie.

A Séville, les *Serenos*, qui nous annoncent le temps qu'il fait pendant la nuit, préludent à leurs chants par ce motet : *Ave Maria purissima !*

Il y a quelques années, des esprits forts avaient réussi à faire supprimer ce prélude ; mais les habitants et surtout les dames de Séville réclamèrent auprès du Conseil-ville, et le chant a été rétabli. “ Vous ne sauriez croire, raconte Fernan Caballero, l'émotion et l'allégresse que l'on éprouva lorsqu'on entendit de nouveau la

salutation : *Ave Maria purissima*. Un grand nombre de personnes sortirent sur le seuil de leurs maisons pour féliciter les serenos ; on les embrassait, on leur donnait des cigares, du vin, de l'argent. Ce fut un enthousiasme presque universel. Si l'on avait su la chose d'avance, les cloches de la Giralda, celles des paroisses, celles des couvents eussent été mises en branle au premier *Ave*, et la plupart des maisons se fûssent illuminées. ”

J'étais ici le jour de Noël, et j'ai entendu la messe de minuit dans la cathédrale. La solennité n'a plus la splendeur d'autrefois, dit-on ; mais certaine partie du cérémonial est assez curieuse : ainsi au commencement de la cérémonie, l'officiant, le diacre et le sous-diacre se couchent sur le marchepied de l'autel pendant que le chœur récite des psaumes.

Pour retrouver la vraie fête de Noël, qui impressionnait tant notre enfance, il faut ici comme ailleurs aller dans les campagnes, et prêter l'oreille aux cantiques populaires.

En voici deux qui ne sont pas sans originalité, et que je traduis librement en vers, en m'aidant d'une traduction en prose que j'ai sous les yeux.

I

Enfants, la nuit est magnifique.
On n'entend aucun bruit ;
Chantons tous ensemble un cantique ;
Voici la sainte nuit.
Un enfant divin vient de naître ;
Venez Bergers,
Laissons ici nos troupeaux paître
Sous les vergers.

C'est dans une pauvre cabane
Qu'il est venu,
Et c'est un bœuf avec un âne
Qui l'ont reçu,
Il n'a qu'un peu de paille sèche
Pour son berceau :
Voyez au fond de cette crèche
Son corps si beau.
Il saura conquérir nos âmes,
Sans être armé,
Et nous embrasser de ses flammes,
Le bien-aimé !

II

Quand la Vierge lave les langes
Les langes de l'enfant divin,
Audeessus d'elle un Séraphin
De Jésus chante les louanges.

Quand la Vierge a lavé les langes
Les pauvres langes de son fils,
Joseph les étend sur les lis,
Et tout autour chantent les anges.

L'INQUISITION D'ESPAGNE

Sa fondation. — Raison d'être de ce tribunal. — En quoi ont consisté ses abus.

J'ai visité le palais où siégeait autrefois ce redoutable tribunal, et je ne crois pas devoir me dispenser d'en dire un mot.

Que cette institution ait eu sa raison d'être, il me semble que les esprits sans préjugés n'en doivent pas douter. Qu'elle ait été fort calomniée, cela me paraît également certain.

Mais il est aussi incontestable que ce tribunal a commis des abus, et a surtout péché par trop de sévérité. Soutenir le contraire, serait accuser les Papes qui ont tant de fois cassé ses sentences.

Dans la première période de son histoire, l'Inquisition d'Espagne était dirigée contre les Juifs et les Maures, et son établissement qui remonte à l'an 1480, répondait à un besoin national.

La grande lutte entreprise contre le judaïsme et l'islamisme n'était pas terminée, et l'heure décisive de la victoire approchait. Il fallait tenter un dernier effort pour triompher, et les Rois Catholiques ne firent qu'obéir au désir de la nation espagnole en fondant l'Inquisition.

Naturellement, les sentiments religieux du peuple avaient été un peu exaltés par la lutte, et la haine contre les Juifs était vivace. Comme aujourd'hui, en Europe, la richesse publique leur appartenait, et ils pressuraient les chrétiens, leurs débiteurs, jusqu'à les priver de leurs libertés légitimes.

Plusieurs fois les exactions des capitalistes juifs avaient soulevé des mouvements populaires, et le sang de cette race méprisée avait coulé en abondance.

Pour empêcher le retour de ces émeutes sanglantes, il fallait protéger l'indépendance des chrétiens contre la cupidité et les persécutions des Juifs ; et l'établissement d'un tribunal spécial était un moyen plus régulier et plus humain que la force des armes.

Remarquons bien que ce tribunal était une institution politique, fondée par Ferdinand et Isabelle, et on peut l'accuser d'abus sans accuser l'Eglise.

Au contraire, reconnaître les abus commis par l'Inquisition d'Espagne c'est défendre les Papes qui, sur des appels, ont très souvent infirmé, modifié, mitigé, les sentences trop sévères portées par elle.

L'autorité de Balmès, l'une des gloires catholiques de l'Espagne, suffira à la démonstration de cette opinion. Voici ce que je lis dans son magnifique ouvrage, *Le Protestantisme comparé avec le Catholicisme* :

“ Le nombre des causes évoquées de l'Espagne à Rome est innombrable, durant les cinquante premières années de l'existence du tribunal ; il faut ajouter que Rome inclinait toujours au parti de l'indulgence. Je ne sais s'il serait possible de citer à cette époque un seul

inculpé, qui par son recours à Rome, n'ait pas amélioré son sort. L'histoire de l'Inquisition dans ce temps-là se trouve remplie de contestations, survenues entre les rois et les papes, et l'on découvre constamment chez le Souverain Pontife le désir de contenir l'Inquisition dans les bornes de la justice et de l'humanité. La ligne de conduite prescrite par Rome ne fut pas toujours suivie, comme il l'aurait fallu ; aussi voyons-nous les papes accueillir une multitude d'appels, et mitiger le sort qui serait échu aux prévenus, si leur cause eût été jugée définitivement en Espagne.

“ Le pape, à la sollicitation des rois catholiques, qui désiraient que ces causes fussent jugées en dernier ressort en Espagne, nomme un juge d'appel ; le premier de ces juges est Don Tingo Manrique, archevêque de Séville. Cependant, au bout de très peu de temps, le même pape dans une bulle du 2 août 1483, dit avoir reçu de nouveaux appels faits par un grand nombre d'Espagnols de Séville, lesquels n'ont osé s'adresser au juge d'appel, dans la crainte d'être arrêtés. Telle était alors l'exaltation des esprits, tel était le penchant aux injustices ou aux mesures d'une sévérité excessive. Le pape ajoute que quelques-uns de ceux qui ont recours à sa justice ont déjà reçu l'absolution de la pénitencerie apostolique, et que d'autres ne tarderont pas à la recevoir ; il se plaint ensuite qu'on n'ait point assez tenu compte à Séville des grâces récemment accordées à divers accusés ; enfin, après quelques autres avertissements, il fait remarquer aux rois Ferdinand et Isabelle que la miséricorde envers les coupables est plus agréable

à Dieu que les rigueurs dont on veut user ; il donne en preuve l'exemple du Bon Pasteur poursuivant la brebis égarée. Il termine en exhortant les rois à traiter avec bonté ceux qui confessent volontairement leurs fautes ; il conseille de leur permettre de résider à Séville où en tout autre lieu, à leur choix, et de leur laisser la jouissance de leurs biens, comme si jamais ils n'eussent été coupables du crime d'hérésie."

Dans une note, Balmès ajoute :

" En parlant de l'Inquisition d'Espagne, je ne me suis point proposé de défendre tous ses actes, pas plus sous le rapport de la justice que sous celui de la convenance publique. Sans méconnaître les circonstances exceptionnelles dans lesquelles cette institution s'est trouvée, je pense qu'elle aurait fait beaucoup mieux, à l'exemple de l'Inquisition de Rome, d'éviter autant qu'il était possible l'effusion de sang. Elle pouvait parfaitement veiller à la conservation de la foi, prévenir les maux dont la religion était menacée par les Maures et les Juifs, préserver l'Espagne du protestantisme, sans déployer cette rigueur excessive qui lui mérita de graves réprimandes, des admonestations de la part des Souverains Pontifes, provoqua les réclamations des peuples, fut cause que tant d'accusés et de condamnés firent appel à Rome, et fournit aux adversaires du catholicisme un prétexte pour taxer de cruauté une religion qui a l'effusion du sang en horreur. "

XXII

COURSES DE TAUREAUX

Avant le spectacle.—Le Cirque.—Les spectateurs.—La *cuadrilla*.—Les *picadores*.
—Les *banderilleros*.—Les *capeadores*.—Les *chulos*.—Les *espadas*.—La lutte.

Un livre sur l'Espagne ne serait pas complet sans une description des courses de taureaux, et cependant je n'ai pas vu ce spectacle ; car elles n'ont pas lieu durant l'hiver, et c'est dans cette saison que j'ai visité le pays du Cid.

Pour satisfaire la curiosité du lecteur, il ne me reste qu'une ressource : reproduire le récit de quelque voyageur qui a pu être témoin de ces étranges combats, pour lesquels les Espagnols ont une véritable passion.

C'est à de Amicis que j'emprunterai cette description, parce que de tous les touristes écrivains qui ont visité l'Espagne il est celui dont les impressions se rapprochent le plus des miennes.

La seule annonce des courses produit dans les grandes villes d'Espagne une sensation extraordinaire, et toute la population se prépare à y assister. Bientôt, c'est le sujet de toutes les conversations, et les nouvelles les plus intéressantes circulent.

On se raconte que les taureaux sont arrivés ; qu'ils sont énormes, terribles ; qu'ils viennent des pâturages

du duc de Veragua, ou du marquis de la Merced, ou d'autres endroits renommés ; que les toreros sont en route, ou même rendus sur les lieux ; que le célèbre Frascuelo a été vu fumant tranquillement son cigare dans une allée de *Las Delicias* ; que les billets se vendent rapidement, et que la police a peine à contenir la foule impatiente aux portes des bureaux.

Enfin, le jour est arrivé, et le spectacle doit commencer à trois heures. Dès midi, toutes les rues qui aboutissent au cirque sont envahies par la foule, et par les riches équipages de l'aristocratie.

Vu du dehors, l'amphithéâtre est un vaste édifice circulaire, sans architecture, ni ornements, et sans fenêtres. Mais à l'intérieur, son aspect est imposant, et plein de vie. Dix mille spectateurs y peuvent trouver place.

L'arène est immense, et entourée d'une double barrière en planches, qui sert de refuge aux *toreros* quand ils ne peuvent pas échapper autrement à la fureur des taureaux. Les domestiques et autres employés s'y tiennent aussi pendant le combat.

Au-delà de ces deux barrières s'échelonnent les gradins de pierre, au-delà des gradins, les loges, et sous les loges une triple rangée de sièges.

Il y a des loges somptueuses où prennent place les ministres, les ambassadeurs et tous les grands personnages, outre la loge royale. Elles sont toujours du côté du Cirque, qui est à l'ombre. Le côté où donne le soleil est moins dispendieux. L'arène a quatre portes,

celle des taureaux, celle des chevaux, celle des *toreros*, et celle des hommes qui annoncent le spectacle.

“ Le cirque est plein et offre un spectacle merveilleux. C'est un océan de têtes, de chapeaux, d'éventails, de mains qui s'agitent dans l'air ; du côté de l'ombre, où est le beau monde, c'est tout noir ; du côté du soleil, où sont les petites gens, ce sont mille couleurs vives de vêtements, d'ombrelles, d'éventails de papier, une immense mascarade Ce n'est pas un bourdonnement, un bruit comme dans les autres théâtres ; c'est autre chose, c'est une agitation toute particulière au cirque ; les gens crient, s'appellent, se saluent avec une gaieté frénétique ; les enfants et les femmes piaillent, les hommes les plus graves folâtrant comme des adolescents ; les jeunes gens, par groupes de vingt, de trente, chantant en cadence, et frappant de leurs cannes sur les gradins annoncent l'heure au représentant de la municipalité.....

“ La trompette sonne ; quatre gardes du cirque, à cheval, avec le chapeau et le panache à la Henri IV, le petit manteau noir, le justaucorps, les bottes et l'épée, entrent par la porte qui est sous la loge du roi et font à pas lents le tour de l'arène ; la foule se retire, chacun s'en va à sa place, l'arène reste vide.

“ Les quatre cavaliers vont se mettre deux par deux devant la porte encore fermée qui fait face à la loge royale. Les dix mille spectateurs ont l'œil dessus, on fait silence : de là doit sortir la *Cuadrilla*, tous les *toreros* en grand costume, qui viennent se présenter au roi et au peuple.

“ La musique joue, la porte s’ouvre, on entend une immense explosion d’applaudissements, les *toreros* s’avancent. D’abord viennent les trois *espadas*, Frascuelo, Lagartijo, Cayetano, les trois fameux, vêtus du costume de Figaro dans le *Barbier de Séville*, de satin, de soie, de velours orange, incarnat, bleu, couverts de broderies, de franges, de galons, de filigranes, de rubans, de pendoques d’or et d’argent qui cachent presque tout le vêtement.....

“ Après eux, viennent les *banderilleros* et les *capeadores*, en groupes, couverts d’or et d’argent eux aussi ; puis les *picadores* à cheval, deux par deux, une grande lance au poing..... puis les *chulos*, ou serviteurs, en habits de fête ; et tous ensemble traversent majestueusement l’arène et se dirigent vers la loge du roi.....

Toute la *cuadrilla* s’arrête devant la loge royale et salue..... La bande des *toreros* se disperse, les *espadas* sautent pardessus la barrière, les *capeadores* s’éparpillent dans l’arène en agitant leur cape rouge et jaune, une partie des *picadores* se retirent pour attendre leur tour, les autres éperonnent leurs chevaux et vont se poster à gauche du *toril*, où sont enfermés les taureaux....

“ C’est un moment d’agitation, d’anxiété inexprimable ; tous les regards sont fixés sur la porte par où sortira le taureau ; tous les cœurs battent ; un silence profond règne dans tout le cirque ; on n’entend que le mugissement du taureau qui s’avance dans l’obscurité de sa vaste prison, et qui semble crier : du sang ! du sang ! Les chevaux frémissent, les *picadores* pâlisent... Encore un instant..... la trompette sonne, la porte

s'ouvre, un taureau énorme s'élançe dans l'arène : un cri formidable sorti de dix mille poitrines à la fois le salue. Le carnage commence.

“ Je ne me rappelle que confusément ce qui arriva dans les premiers instants : je ne sais où j'avais la tête.

“ Le taureau se lança contre le premier *picador*, puis recula, reprit son élan et se jeta sur le second ; s'il y eut une lutte je ne m'en souviens pas ; mais, au bout d'une minute, il se lança contre le troisième ; puis il courut au milieu de l'arène, s'arrêta et regarda. Je regardai aussi..... et je me couvris le visage avec les mains.

“ Toute la partie de l'arène que le taureau avait parcourue était souillée de sang ; le premier cheval gisait à terre, le ventre ouvert, et les entrailles éparses ; le second, le poitrail fendu par une large blessure dont le sang coulait à flots, allait cà et là en trébuchant ; le troisième, qui avait été jeté par terre, s'efforçait de se relever ; les *chulos*, accourus à la hâte, relevaient les *picadores*, ôtaient la selle et la bride au cheval mort, cherchaient à remettre sur pied le blessé ; des hurlements d'enfer retentissaient de tous côtés.

“ C'est ainsi que commence le plus souvent le spectacle. Les *picadores* sont les premiers qui reçoivent le choc du taureau ; ils l'attendent de pied ferme et lui plantent leur lance entre la tête et le cou, au moment où il s'abaisse pour donner son coup de corne au cheval. Il faut remarquer que la lance n'a qu'une petite pointe, qui ne peut faire une blessure profonde ; et les *picadores* doivent à force de bras, tenir le taureau à distance et

sauver leur monture. Cela exige un coup d'œil sûr, un bras de fer, et un cœur intrépide : Ils ne réussissent pas toujours, ils ne réussissent même pas le plus souvent, le taureau plante ses cornes dans le ventre du cheval, et le *picador* tombe par terre.

“ Alors, les *capeadores* accourent, et pendant que le taureau débarrasse ses cornes des entrailles de sa victime, ils agitent leur *capa* devant ses yeux, le distraient, se font poursuivre par lui et laissent en sûreté le cavalier tombé, que les *chulos* vont secourir pour le remettre en selle, si le cheval peut encore se tenir, ou pour le porter à l'infirmierie s'il s'est fracassé la tête.

“ Le taureau, arrêté au milieu de l'arène avec ses cornes ensanglantées, haletant, regardait autour de lui comme pour dire : En avez-vous assez ? Un essaim de *capeadores* courut au-devant de lui, l'entoura ; ils commencèrent à le provoquer, à l'agacer, à le faire courir çà et là, secouant leur cape devant ses yeux, la lui faisant passer par dessus la tête, l'attirant et le fuyant par des détours rapides pour revenir le provoquer, et le fuir ensuite de nouveau ; et le taureau poursuit l'un ou l'autre, le pousse jusqu'à la barrière, et là donne des coups de cornes dans les planches, frappe du pied, fait des cabrioles, mugit, plante de nouveau ses cornes, en passant, dans le ventre des chevaux morts, s'efforce de franchir la barrière, et court dans l'arène de tous côtés.

“ Pendant ce temps-là, d'autres *picadores* étaient entrés pour remplacer ceux dont les chevaux avaient été tués, et s'étaient placés loin l'un de l'autre, des deux côtés de la musique du toril, attendant que le taureau les assaillît.

“ Les *capeadores* l’attirèrent adroitement de ce côté ; le taureau, voyant le premier cheval, s’élança dessus la tête basse. Mais cette fois son attaque n’eût pas de succès : la lance du *picador* le frappa à l’épaule et l’arrêta ; le taureau s’obstina, poussa, fit effort avec toute sa masse, mais en vain, le *picador* tint bon ; le taureau recula, le cheval fut sauvé, et un tonnerre d’applaudissements salua son sauveur. L’autre *picador* fut moins heureux ; le taureau l’attaqua, il ne réussit pas à planter sa lance ; la corne formidable pénétra dans le ventre du cheval avec la rapidité d’une épée, s’agita dans la blessure, s’en retira : les intestins du pauvre animal tombèrent et restèrent pendants comme un sac, presque jusqu’à terre ; le *picador* resta en selle. Là on vit une chose horrible. Au lieu de descendre, le *picador*, voyant que la blessure n’était pas mortelle, donna de l’éperon et alla se poster à un autre endroit pour attendre un second assaut : le cheval traversa l’arène avec ses intestins sortis du corps, qui lui battaient dans les jambes et embarrassaient sa marche ; le taureau le suivit quelques instants, puis s’arrêta. A ce moment on entendit une sonnerie de trompettes : c’était le signal de la retraite des *picadores*. Une porte s’ouvrit et ils s’en allèrent au galop l’un après l’autre ; il resta deux chevaux morts, et çà et là des marès et des ruisseaux de sang, que deux *chulos* recouvrirent de terre.

“ Après les *picadores*, viennent les *banderilleros* : pour les profanes c’est la partie la plus agréable du spectacle, parce que c’est la moins cruelle. Les *banderillas* sont des flèches longues d’environ deux palmes ornées de

papier de couleur, munies d'une pointe de métal faite de telle sorte qu'une fois enfoncée dans les chairs, elle ne peut plus s'en détacher, et que le taureau en s'agitant et en la secouant la fait pénétrer plus avant. Le *banderillero* prend deux de ces flèches, une de chaque main, va se mettre debout à une quinzaine de pas devant le taureau, et le provoque en levant les bras et en criant.

“ Le taureau s'élançe contre lui ; le *banderillero* à son tour, court vers le taureau ; celui-ci baisse la tête pour lui enfoncer ses cornes dans le ventre, l'autre lui plante les *banderillas* dans le cou, une de çî une de là, et se met à l'abri en sautant vivement de côté. S'il se penche, si le pied lui manque, s'il hésite une seconde, il est enfilé comme une grenouille.

“ Le taureau mugit, souffle, saute et se met à poursuivre les *capeadores* avec une fureur épouvantable ; en un clin d'œil, tous ont franchi la barrière, l'arène est vide ; la bête sauvage, le museau écumant, les yeux sanglants, le coup rayé de sang, frappe la terre, se débat, se jette sur la barrière, demande vengeance, veut tuer, a besoin de carnage ; personne n'ose l'affronter, les spectateurs remplissent l'air de cris “ En avant ! courage ! L'autre *banderillo* ” ! L'autre *banderillo* s'avance et plante ses flèches, puis un troisième, puis de nouveau le premier. Ce jour là, ils lui en plantèrent huit : la malheureuse bête quand elle sentit s'enfoncer les deux dernières poussa un mugissement prolongé, déchirant, affreux, et s'élançant à la poursuite d'un de ses ennemis le suivit jusqu'à la barrière, la sauta et tomba avec lui dans le corridor ménagé derrière.

“ Les dix mille spectateurs se levèrent tous à la fois en criant : “ Il l’a tué ! ” Mais le *banderillero* s’était échappé. Le taureau courut en avant et en arrière entre les deux barrières, sous une pluie de coups de bâton et de coups de poing jusqu’à ce qu’il arrivât à une porte ouverte : il rentra dans l’arène et la porte se referma.

“ Alors tous les *banderilleros* et tous les *capeadores* s’élancèrent de nouveau autour de lui ; l’un d’eux, passant derrière, lui tira violemment la queue, et disparut comme un éclair ; un autre, en courant, lui entortilla les cornes avec sa *capa* ; un troisième poussa l’audace jusqu’à aller lui cueillir avec la main un petit nœud de ruban qu’on lui avait attaché sur la croupe ; un quatrième, le plus téméraire de tous, planta une lance en terre sur le passage du taureau qui courait, et faisant un saut, passa par dessus lui et alla retomber de l’autre côté, en jetant la lance entre les jambes de l’animal stupéfait. Et ils faisaient tout cela avec une rapidité de prestidigitateur et une grâce de danseur, comme s’ils avaient joué avec une brebis ! Pendant ce temps l’immense foule faisait retentir le cirque de rires, d’applaudissements, de cris de joie, d’admiration et de terreur.

“ La trompette sonne de nouveau ; les *banderilleros* ont fini. C’est le tour de l’*espada* ; c’est le moment solennel, c’est le dénouement du drame ; la foule se tait, les dames se penchent au dehors de leurs loges, le roi se lève,

“ Le célèbre Frascuelo, tenant à la main l’épée et la *muleta*, qui est un morceau d’étoffe rouge attaché à un

petit bâton, entre dans l'arène, se présente devant la loge royale, ôte son bonnet, et offre au roi, par une phrase poétique, le taureau qu'il va tuer ; puis il jette son bonnet en l'air comme pour dire : Je vaincrai ou je périrai ! Puis, suivi du brillant cortège des *capeadores*, il s'avance résolument vers le taureau. Ici, il y a une véritable lutte corps à corps, digne d'un chant d'Homère.

“ D'un côté, la brute avec ses cornes terribles, sa force prodigieuse, sa soif de sang, exaspérée par la douleur, aveuglée par la colère, hideuse, sanglante, épouvantable ; de l'autre, un jeune homme de vingt ans, vêtu comme un danseur, à pied, seul, sans autre défense qu'une légère épée. Mais dix mille regards sont attachés sur lui ! Le roi lui prépare un don ! Sa maîtresse est là, dans une loge, qui le regarde ! Mille dames tremblent pour sa vie ! Le taureau s'arrête, le regarde ; il regarde le taureau et agite le drap rouge devant lui. Le taureau se baisse, *l'espada* se jette de côté, la corne formidable lui rase le flanc, heurte le drap rouge et frappe dans le vide. Un tonnerre d'applaudissements éclate sur tous les gradins, dans toutes les loges, dans toutes les galeries. Les dames regardent avec leurs lorgnettes et s'écrient : “ il n'a pas pâli ! ” Le silence se rétablit, on n'entend pas un mot, pas un murmure. L'audacieux *torero* fait voltiger à plusieurs reprises la *muleta* devant l'animal furieux, la lui passe au-dessus de la tête, entre les cornes, autour du cou, le fait reculer, avancer, tourner, sauter, il se fait assaillir dix fois, et dix fois, par un léger mouvement, il échappe à la mort ;

il laisse tomber la *muleta*, il la ramasse sous les yeux du taureau, il lui rit au nez, le provoque, l'insulte, s'en fait un jeu.

“ Tout à coup, il s'arrête, se met en garde, lève son épée, calcule son coup : le taureau le regarde ; encore un instant, et ils s'élanceront l'un contre l'autre en même temps : l'un des deux doit mourir. Dix mille regards courent, avec la rapidité de l'éclair, de la pointe de l'épée à la pointe des cornes, dix mille cœurs battent d'anxiété et de terreur, tous les visages sont immobiles, on n'entend pas un souffle, l'immense foule paraît pétrifiée..... voilà l'instant ! Le taureau s'élance, l'homme frappe : un seul cri aigu, suivi d'une tempête d'applaudissements, s'élance de toutes parts : l'épée a pénétré jusqu'à la garde dans le cou du taureau ; le taureau chancelle, et, jetant un flot de sang par la bouche, tombe comme foudroyé.

“ Alors c'est un tumulte indescriptible : la multitude semble forcenée ; tous se lèvent, gesticulent, poussent de grands cris ; les dames font voltiger leurs mouchoirs, battent des mains, agitent leurs éventails ; la musique joue ; l'*espada* vainqueur s'approche de la barrière et fait le tour de l'arène ; sur son passage, des galeries, des loges, des gradins, les spectateurs exaltés par l'enthousiasme, lui jettent des poignées de cigares, des portefeuilles, des cannes, des chapeaux, tout ce qui leur tombe sous la main : en peu d'instant, l'heureux *torero* a les bras chargés de cadeaux, il appelle à son secours les *capeadores* ; rejette les chapeaux aux admirateurs, remercie, répond comme il peut aux saluts, aux louanges, aux